

Zeitschrift: Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski

Herausgeber: Schweizerischer Ski-Verband

Band: 6 (1910)

Artikel: Pâques au Grand Combin

Autor: Kurz, M.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-541465>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pâques au Grand Combin

par M. KURZ, A. A. C. Z.

Le soir du 29 mars 1907, par un beau clair de lune, nous remontions en voiture la vallée de Bagnes, au dessus de Sembrancher : la grande lumière blonde prêtait à la rêverie. Et je rêvais que j'étais l'homme le plus heureux de la terre. Et c'était bien vrai : Monsieur F. F. Roget (C. A. S. Genève) avait engagé le guide Maurice Crettez pour aller au Grand Combin et il m'avait invité à l'accompagner. Le temps merveilleux allait nous permettre de parcourir un massif inconnu pour moi, et cela au mois de mars, en ski.

Nous avons pu constater, quelques jours auparavant, à l'Aiguille du Chardonnet¹⁾, que les montagnes se trouvaient dans des conditions exceptionnelles, grâce à une période de beaux jours — et maintenant, nous ne doutons plus du succès.

30 mars.

A sept heures, nous quittons Bagnes sur un char. L'air est frais et le fond de la vallée légèrement brumeux. De droite et de gauche les forêts descendent en coulées bleues, aux teintes chaudes ; les mazots brûnis s'étagent sur la pente ; dans les vergers, les arbres gris sont tout dépouillés.

A Lourtier, nous chargeons les skis et les sacs sur nos épaules, puis il faut se glisser lestement entre les *gouttières* qui tombent des toits dans l'unique rue du village. De tous côtés l'eau coule et ruissèle, érodant la glace épaisse et sale, car maintenant le soleil est déjà chaud ; la nature s'éveille, et dans les bois, les oiseaux ont repris leurs chants. Le printemps sera bientôt ici.

Au delà du village s'ouvre le monde des neiges, toute vie cesse, le sol devient éblouissant.

Plus haut, nous rencontrons une femme, qui, une grande botte de foin sur la tête, traverse péniblement les débris d'une avalanche.

Et longtemps nous montons, tirant nos skis sur la neige durcie.

Enfin voici, au bord de la Drance, le mayen du Revers : un nid de chalets noirs blottis dans la neige, avec un pont de mélèzes. Avant de passer sur l'autre rive, nous nous

¹⁾ Voir le *Ski*, V. Jahrgang, p. 32-38.

arrêtons dans une sorte de grotte, pour déjeuner à l'ombre. Crettez sort de son sac une belle boîte à cigares qu'il ouvre devant nous. On lit sur le couvercle : Monthey. Mais les « Monthey » sont tout simplement des œufs frais et crus dont nous sommes très friands. Le carton est bientôt vidé et comme nous n'avons pratiqué que deux petits trous aux extrémités des frêles coquilles, Crettez s'amuse à remballer soigneusement la douzaine, pour jouer un tour à celui qui la trouvera.

Midi : autour de nous, les neiges flamboient, frémissant sous l'ardeur joyeuse du soleil ; une vie intense passe dans la nature ; le torrent semble écouler plus vite ses eaux vertes sous le petit pont qui ploie gracieusement : partons.

La Drance franchie, il faut gravir les pentes opposées pour rejoindre au dessus de Fionnay le chemin habituel de la cabane de Panossière. La côte est rude et glissante ; mais on respire le souffle embaumé des forêts et l'on sent la chaleur vivifiante du printemps qui vous pénètre jusqu'au cœur et vous rend fort.

Bientôt notre guide avise un couloir tapissé d'ombre bleue qui monte tout droit vers un premier plateau.

Au pied du couloir je fais une halte délicieuse, exprimant dans mon gosier desséché le jus d'un citron, tandis que Crettez, les skis sur l'épaule, échelonne ses traces au-dessus de moi. Lorsque l'échelle est faite, nous y montons. Elle est longue. Tout là-haut, il semble que l'on arrive dans le ciel ; puis, brusquement, nous surgissons en pleine lumière, sur le plateau ensoleillé.

Une halte encore, pour admirer la brillante nature.

Vis-à-vis, ce sont les montagnes de Fionnay, de la Rosa Blanche au Pleureur, assez monotones l'été, mais en ce moment couvertes de neige et pimpantes comme des reines.

C'est à peine si, de temps en temps, le soleil réussit à décrocher quelque avalanche. Alors il se fait un bruit sec, tandis que la neige s'étale ; puis tout rentre dans le grand silence.

Et là-haut, la crête brille comme auparavant : les yeux suivent avec ravissement les festons blancs découpés sur l'azur. Cette neige éclatante et ce ciel bleu : que rêver de plus simple et de plus idéal ?

Derrière nous, une pente toujours plus raide monte à l'arête de Corbassière. Longtemps les lacets se déroulent ; puis, dans le haut, la pente nous oblige à grimper tout

droit : la neige est molle et nous enfonçons profondément. Enfin, un dernier effort et la grosse main de Crettez nous fait triompher de cet obstacle¹⁾.

Le soleil est très chaud et le second carton d'œufs bientôt vidé.

La gorge du glacier s'ouvre entre le Bec de Sery et celui de Corbassière, et le glacier s'écroule en séracs ; puis il devient presque plat et finit à une altitude de dix-neuf cents mètres. Il faudrait maintenant passer entre le Bec de Corbassière et le glacier, sur des pentes ravinées, pour atteindre un terrain plus facile. Mais notre guide redoute les avalanches et il nous entraîne sur le glacier, trois cents mètres plus bas. Là, nous sentons que l'ombre est froide et que la nuit va bientôt venir. Aussi faut-il se dépêcher, pour regagner le temps perdu.

Dans la petite combe, au pied du Col des Pauvres, la neige est excellente et nous glissons avec plaisir.

Le crépuscule descend sur la montagne ; il fait froid malgré le mouvement de la marche. Là-bas, entre les premiers plans qui descendent en rives sauvages, la vallée est plongée dans une ombre violette et rose ; un poudrolement de teintes somptueuses monte doucement et entoure le massif des Diablerets, comme des vapeurs d'encens. La grandiose magie des neiges se révèle à nos yeux étonnés, accoutumés aux vues de l'été.

Crettez est parti en avant pour dégager l'entrée de la cabane, si c'est nécessaire, et pour allumer le feu : tranquillement nous suivons sa piste. Elle aboutit à la moraine dont nous escaladons la crête dépouillée de neige.

Arrivés en haut, le spectacle du Grand Combin nous arrête : une ombre violette baigne la montagne et l'entoure jusqu'au sommet dont seul le « croissant » se détache tout rose dans le bleu intense du ciel.

La nature transfigurée semble devenue irréelle. Extasiés, nous restons là jusqu'au moment où la dernière trace de vie s'évanouit dans l'obscurité envahissante.

Le froid nous gagne ; c'est la nuit ; tout est mort.

Mais bientôt la lune se lève derrière le Grand Tavé et inonde de lumière le sommet du Combin de Corbassière.

¹⁾ Nous sommes sur l'arête de Corbassière, à peu près à l'endroit marqué par l'o de Corbassière sur l'A. S.

La cabane me semble bien loin, car c'est la première fois que je passe par ici. Enfin, en sortant d'une combe obscure, je vois une petite lumière qui brille : c'est le salut.

La cabane est toute dégarnie de neige ; j'y entre sur mes skis et me secoue avec satisfaction. Un bon feu pétille dans le poêle et Crettez me regarde de ses gros yeux en souriant. Mr R. arrive peu après et nous étalons sur la table nos provisions.

Puis la soupe nous réunit autour du feu et tandis que le fumet odorant monte à nos narines, nous pensons que cette petite cabane — à laquelle nous demandons si naturellement l'hospitalité — est bien gentille de nous héberger ainsi. Que ferions-nous sans elle ? Nous quittons une nature froide et mystérieuse et d'un seul pas nous pénétrons dans cet intérieur confortable et chaud, où nous sommes seuls et chez nous.

A dix heures nous sortons. Les rayons de la lune inondent maintenant tout le grand glacier et le Combin de Corbassière, dont les arêtes noires et rectilignes sont bien dégagées, comme au plus beau jour de l'été.

Saisis de froid, nous gagnons le dortoir pour nous ensevelir dans les couvertures. Crettez, qui ronfle, a été expédié au premier étage.

Pâques, 31 mars.

Tranquillement, en plein jour, nous déjeunons dans la petite cuisine. Il est sept heures. Jamais, je pense, une caravane n'aura déjeuné si calmement à cette heure tardive avec l'intention de monter au Grand Combin ? Tel fut le simple prélude d'une des plus étonnantes journées que j'aie vécu. Une demi heure plus tard, les skis fixés, chaudement habillés, nous partions joyeux.

Quel froid !

Là-haut, au-dessus des séracs, la montagne nous attend radieuse, légère, dans le bleu sans fin. Le glacier traversé, nous arrivons au pied du Combin de Corbassière. En longs lacets nous remontons la rive gauche. Crettez ouvre une belle piste, commode et sûre, dans la neige unie et poudreuse : au retour nous pourrions la suivre à toute allure. Les séracs sont dépassés ; nous avançons plus rapidement à travers un premier plateau que forme le glacier ; puis les zigzags reprennent et nous rencontrons bientôt le soleil.

Brusquement, il fait très chaud. Le ciel est sans nuage : c'est une constatation que nous faisons chaque matin depuis huit jours et cela nous semble maintenant tout naturel.

Nous touchons à notre montagne : elle a secoué ses sérares jusque tout près d'ici. Voici le haut plateau du glacier, qui s'évase entre les parois bleues du Combin et la chaîne hérissée des Maisons Blanches ; c'est un site que je désirais voir depuis longtemps.

Deux routes s'offrent à nous pour escalader le géant : l'une prend à gauche et longe un « corridor » qui conduit tout près du sommet, au pied du « mur de la côte ». Mais nous prévoyons que ce mur est en glace, car le soleil a bien travaillé ces jours derniers. Pour cela même, nous préférons l'autre itinéraire et suivre l'arête ouest de la montagne, cette arête de rochers que nous voyons en profil, descendant au col des Maisons Blanches.

Sans hésiter, nous nous dirigeons vers ce col : il s'ouvre sur le ciel, comme une fenêtre et par cette fenêtre on voit de merveilleuses montagnes : le hérissement superbe des Aiguilles du Mont-Blanc, plus fières et plus élancées que jamais. Nous saluons familièrement « le Chardonnet », dont l'arête orientale est bien visible.

Au niveau du col (3426 m.) nous enlevons nos skis et les plantons, un peu plus haut, dans le névé durci, au pied du col du Meiten : une selle peu profonde dans la grande arête ouest du Combin.

La bise est très froide tout à coup ; mais une halte s'impose. Voici trois heures que nous marchons. On ne compte guère moins de temps, en été, pour venir jusqu'ici. Le déjeuner est rapidement expédié et la montée commence.

Crettez taille quelques marches et nous atteignons bien vite le col du Meiten, sur cette fameuse arête que nous allons suivre. Notre guide compte « trois p'tites heures » jusqu'au sommet, mais nous le savons très optimiste.

Le Vêlan se dresse dans toute sa gloire, au-delà d'un abîme où nous cherchons la petite cabane de Valsorey : elle se cache par là-bas ; nos yeux ne parviennent pas à la distinguer.

Mais voyons cette arête ! Nous commençons par la suivre un peu en-dessous du faite, du côté du Sonadon ; puis elle se redresse en petites parois que nous franchissons sans peine. Le rocher est *absolument sec*.

Les changements de température sont très brusques : tant que nous montons dans la face sud, le soleil du printemps nous « rôtit » ; mais, dès que nous regagnons l'arête, la bise nous glace. L'escalade est facile, presque monotone ; nous tournons le dos à la chaîne du Mont-Blanc et la montagne occupe tout l'horizon par sa masse énorme.

A droite, le Vêlan (3765 m.) semble s'élever avec nous : il m'exaspère ; à gauche, on aperçoit de temps en temps le glacier de Corbassière, tout au fond.

Voici un joli passage : une vire puis une cheminée et l'on arrive sur l'Epaule Isler. Celle-ci présente une crête de neige. Puis, nous prenons en écharpe les pentes sud du Combin de Valsorey (4145 m.) et touchons enfin à son gros *cairn*, qui, de loin, semblait nous narguer. Cette fois le Vêlan est « enfoncé ».

La coupole attirante du Grand Combin se dresse devant nous dans toute la pureté de ses lignes.

Nous allions passer outre lorsque Mr R. s'arrête en nous disant : « C'est très bien de grimper ainsi, mais rappelez-vous que nous faisons une partie de ski avant tout et que je tiens à revenir de jour pour jouir de la descente. » Cette descente en ski promet en effet bien des joies, à condition d'être exécutée avant la nuit. Et voici qu'il est déjà deux heures et demie !

Mais Crettez s'indigne à l'idée d'abandonner l'ascension : ne pas monter au sommet, par un temps pareil ? Alors qu'une demi-heure suffit pour y arriver ? Et « Mossieu Kürz » qui n'y est jamais allé !

Mr R. sent bien qu'il nous causerait un gros crève-cœur en refusant et c'est pourquoi nous continuons très vite. Une pente verglacée descend à la selle qui sépare le Grand Combin (4317 m.) de celui de Valsorey. Pour éviter la taille des marches, nous passons dans la neige du versant sud ; puis il ne reste plus qu'à remonter les névés faciles qui conduisent au sommet.

Il me semble que nous marchons sur un beau nuage blanc, en plein ciel. Voici la cime ultime. Nous dominons le monde.

Ce que j'ai vécu là-haut, pendant cinq minutes, je ne saurais le repasser dans ma mémoire. Je me penche frémissant sur la corniche monstrueuse, pendant que Crettez me tient à la corde, et je plonge mes regards dans l'abîme : quelle chute vertigineuse !

Tout autour de nous, les montagnes entassées jusqu'à l'infini, s'en vont rejoindre la voûte du ciel : quelle gloire et quelle suprême allégresse dans la nature, pour fêter ce beau dimanche de Pâques ! Nos pensées s'envolent un instant bien loin ; elles caressent des villes ensoleillées, Genève, Neuchâtel, où le printemps fleurit, où carillonnent les cloches de tous leurs clochers.

Nous aussi nous célébrons la grandeur de Celui qui créa ces merveilles — et nos cœurs vibrent heureux et reconnaissants.

Pourquoi devoir quitter ce trône ? Je me promets bien de revenir ici et de savourer longuement cette vue.

La bise nous cingle... et il est trois heures et demie. Un dernier coup d'œil, et nous redescendons à grands pas. Bientôt nous remontons au Combin de Valsorey. Là, à l'abri des rochers, il est nécessaire de se restaurer.

Puis, la descente commence. C'est long, long. Je suis en tête et Crettez me reproche de ne pas retrouver le chemin exact. Si j'étais monté le premier, je saurais bien le retrouver. Il est doué, lui, d'une étonnante mémoire des lieux : il vous indique à vingt-cinq mètres la prise cachée que vous cherchez et vous fait des descriptions enthousiastes d'une vire minuscule ou d'une cheminée restée inaperçue.

Malgré cela la descente me paraît interminable.

Enfin voici le col du Meiten, la pente de neige et nos skis. Il est sept heures.

Un bon moment se passe avant que les crampons soient enlevés, tant les lanières sont gelées. Il faut les gros doigts de Crettez pour les délier et il a du mal ! Il montre les dents et manifeste une folle envie de s'en servir ! Puis ce sont les skis dont les courroies sont toutes raidies. Mais ici chacun pour soi.

Je suis le dernier à partir. Mes compagnons ont volé dans l'espace et sont déjà, comme des points, sur le plateau des Maisons Blanches. Je prolonge à plaisir cette minute de solitude immense.

Le soleil se couche derrière la chaîne du Mont-Blanc : les noires silhouettes des Aiguilles se dressent contre un ciel d'or pâle et les robes de toutes ces reines sont violacées et mystérieuses.

Je m'arrache à ce spectacle pour commencer la plus étonnante descente que j'aie faite de ma vie. En un clin

d'œil je rejoins mes compagnons. Crettez prend alors la tête et nous glissons sans bruit sur le beau désert immaculé.

Le crépuscule tombe lentement sur la montagne et jette son voile uniforme, clair-obscur.

La vitesse s'accroît ; alors nous décrivons de longs virages et ce mouvement cadencé nous grise délicieusement. Crettez, ivre de joie, a bientôt disparu. Voici un bout de piste rectiligne : c'est vertigineux. Mais il faut attendre M^r R. qui, lui, « économise » sagement la pente. Le voici dans l'ombre : continuons.

Presque au bas de la descente je trouve Crettez arrêté.

— Et M^r R. ? Est-ce qu'il suit ?

— Oui, il n'est pas loin d'ici.

Crettez se sent libre, il lance un *yodel*, saute sur la pente et plonge dans l'obscurité d'une combe. Quelques secondes s'écoulent, puis je le vois traversant à toute allure le gros dos du glacier, dans la direction de la cabane.

Un instant après une lumière brille à la fenêtre. Je ne puis attendre plus longtemps et je m'élance sur la trace. Inouï ! Avec un élan formidable je remonte sur le glacier ; la lumière, un instant cachée à mes yeux, reparait et la descente continue, droit au but.

A huit heures j'entre à Panossière. Crettez allume le feu.

M^r R. tarde à venir. Nous sortons et crions. Pas de réponse.

Finalement Crettez saisit sa lanterne, chausse ses skis et va se mettre en route, pris de remords. Mais M^r R. arrive à l'instant et ne peut articuler qu'un seul mot : « stupéfiant » !

Ce mot résume bien l'impression que m'a laissée cette journée inoubliable.

1^{er} avril.

Faut-il donc redescendre dans la plaine, aujourd'hui ? Nous nous sommes si bien faits à cette vie vagabonde et insouciante ; le ciel est toujours si bleu, qu'il me paraît étrange d'abandonner les merveilles de la montagne.

Pourtant je me réjouis du chemin nouveau que nous allons suivre pour gagner Lourtier.

A neuf heures nous quittons la cabane et nous traversons en ski le glacier, nous dirigeant vers la chaîne des Avolions dont les becs noirs sont bientôt dressés au-dessus de nos têtes. Il faut décrire quelques lacets à leur pied puis monter tout droit dans un couloir qui conduit au col des Avolions (2647 m.).

Au moment où Crettez arrive sur l'arête, plusieurs chamois partent sous son nez et disparaissent dans les rochers. Lui, impuissant, se contente de leur faire le poing.

Sur l'autre versant du col, un couloir descend en s'élargissant vers les pâturages de Sery qui étalent leur ondoyante blancheur. Dans le couloir la neige est très profonde, mais sur la pente plus loin, elle est parfaite. Alors commence une glissade folle, voluptueuse ; légers, nous fendons l'air et volons, volons sans que rien puisse nous arrêter. Longtemps les lacets se déploient ; puis, une descente directe nous conduit à l'endroit où le torrent, issu des neiges du Mont Foulat, s'engage dans une petite gorge.

Nous utilisons, nous aussi, ce défilé original : il est bien « rembourré » de neige.

Au delà, nous obliquons à gauche et remontons légèrement vers le nord pour contourner les flancs de la montagne. Quelques chalets se cachent sous la neige, qui épouse mollement la forme des toits. Sans descendre nous écharpons les pentes qui tombent vers la vallée ; notre guide n'hésite pas un instant sur le chemin à suivre dans ce désert inconnu.

Un léger brouillard flotte sur les montagnes de Fionnay ; serait-ce la fin de cette étonnante période de beau temps ?

Voici de nouveau d'immenses pentes et nous pouvons nous y lancer. La glissade nous entraîne à travers l'Alpe de la Lys, jusqu'à la lisière des bois de Tougne. Tout à coup, nous faisons la grimace : « ça colle » ! La carte, consultée trop tard, nous montre qu'il eût été facile d'éviter ces bois et de passer plus haut, à travers les pâturages. Tant pis ! Nous nous enfonçons dans cette maudite forêt.

Pas de sentier, seule la trace de Crettez qui file, file toujours. Parfois on entend, dans le silence, des branches qui craquent et un juron qui résonne. A certains endroits, notre guide devait avoir le diable à ses trousses, car il a passé, sans que je comprenne comment, à travers des fouillis inextricables.

Enfin ! nous voici sortis de ce casse-cou. Crettez est assis à l'ombre d'un mazot : il a l'air tout étonné de nous revoir et ne peut s'empêcher de rire en apercevant mes égratignures.

Nous sommes à Tougne : un ravissant mayen, au milieu d'une clairière idyllique, toute éclatante de lumière.

Cette fois la descente est finie : voici la vallée de Bagnes, Lourtier, des champs verts et des petits mazots !

Les yeux fatigués se délectent dans les grisailles du printemps. La Drance est franchie sur un vieux pont et, par un sentier tournant sous les mélèzes, nous retrouvons la rue pittoresque de Lourtier, avec ses *gouttières* bruyantes.

M^r R. nous conduit chez un de ses amis, le guide Maurice Fellay, et nous buvons tous à sa santé, fiers de la réussite de notre belle course.¹⁾

¹⁾ A ceux qui désireraient répéter cette course à la même époque, je conseillerais de coucher à Lourtier (1100 m.) où l'on trouve facilement un gîte et de partir le lendemain de très bonne heure afin de remonter les pentes de Corbassière sur la neige encore durcie. On gagnera ainsi beaucoup de temps.

La *Cabane de Panossière* (2713 m.), construite en 1892 par la Section Genevoise du C. A. S., a été agrandie en 1909. Elle est fort bien aménagée et toujours ouverte. Le gardien, François Fellay, habite Lourtier.

Pour tout le parcours en ski, nous avons pu nous passer de la corde, la neige très abondante ayant bouché toutes les crevasses. C'est à mon avis un des grands avantages qu'offre le mois de mars pour ce genre de course — outre les jours plus longs et le froid moins intense qu'en plein hiver.

Le chemin que nous avons pris au retour, par le *col des Avolions* (2647 m.) est très recommandable car il suit les pentes situées au nord, où la neige reste excellente et où les avalanches ne sont pas à craindre. On évitera les bois de Tougne en passant plus à l'ouest, à travers l'*Alpe de la Lys*.

